



AUX
QUATRE
VENTS

Guillaume
Sébastien
La valse
des âmes

roman

EdB



Je cherchai en moi des forces vives qui refusaient de céder. Des forces décidées à tuer l'ignoble qui gagnait furieusement du terrain. Il fallait réagir vite. C'était une question de survie. Je pris violemment Apolline par le bras, l'emmenai hors de la chambre, lui mis la main sur la bouche alors qu'elle tentait de crier. Dehors, il faisait doux. Mais qu'en savais-je ? Je n'avais qu'une idée en tête, une idée folle et inconsciente. Apolline n'essayait plus de se débattre. D'un même élan, nous sortîmes dans la cour, traversâmes la route, nous engageâmes dans le bois. La lune nous donnait juste ce qu'il fallait de sa lumière. Je cherchai l'endroit comme un animal nocturne, laissant derrière moi des bruits effrayants. J'ouvris bientôt le cabanon. Le grincement de la clef dans la serrure marqua cette nuit d'un sceau solennel. Dans ce minuscule abri, j'étais bien décidé à sauver notre amour. //

Quelques semaines avant son mariage, sous la pression, Martin rompt ses fiançailles. Rongé par un profond mal-être, il décide de fuir. Une force indicible le pousse à retourner dans la maison de son enfance. Martin y découvre le journal intime de son grand-père Hippolyte, qu'il n'a jamais connu. Au fil des pages, ce carnet lui livre de lourds secrets de famille. Hippolyte a vécu, à la fin des années vingt, un amour passionné et interdit avec une certaine Apolline. Martin établit un lien troublant entre l'histoire lointaine de son grand-père et la sienne.

La valse des âmes évoque les événements et les comportements qui se répètent à notre insu, dans une même famille, parfois de génération en génération. Et qui peuvent entraver lourdement la liberté humaine. L'auteur veut montrer comment la recherche de la vérité, avec l'aide de Dieu, peut briser cette spirale infernale.

EAN Epub : 978-2-84024-697-8

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, juin 2013

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de couverture : Chemin montant de Gustave Caillebotte - 1881

© Christie's Images / The Bridgeman Art Library

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Martin un regard réprobateur. Martin devina qu'il touchait là à un sujet très sensible. Qu'il ne fallait pas aborder.

– Écoute, Martin, tu sais bien que c'est un endroit réservé aux enfants. Enfin, interdit... Et puis d'abord, pourquoi veux-tu y entrer ?

Martin laissa tomber. Il se leva. Le lait commençait à bouillir.

6

La bicyclette décharnée fendait les airs. La route se tortillait avec douleur dans le paysage. D'un trait goudronné, elle réunissait parcelles et maisons, orgueilleuses de leurs écarts. Presque à chaque tournant, un bras de chemin fuyait. Et puis, à un moment où la route n'en finissait plus de descendre, elle remontait tout à coup pour retomber à pic plus loin. Le village était l'aboutissement de ces tentacules. Crachanzais était frêle avec son église qui dépassait à peine.

La cloche du bazar assourdissait toujours autant les clients qui entraient. Des bricoles en tous genres tombaient en stalactites, pour étouffer la pauvre mademoiselle Armande, assise au milieu. Il lui fallut deux secondes pour reconnaître Martin.

– Mon Martin, comment va... Comment allez-vous, monsieur Martin ?

– Mais, Armande, vous m'avez toujours tutoyé.

– Comme tu as grandi !

Armande dévisagea Martin. Elle s'arrêta brusquement sur ses yeux.

– L'Amiral ! Ça y est, j'y suis, l'Amiral ! Bédame, comme tu lui ressembles !

Martin tâta son visage. Se creusa les joues. Dans la bouche d'Armande, le mot « Amiral » avait claqué sèchement. Ses yeux plongèrent sur ses pantoufles. Martin comprit qu'elle avait dit un mot de trop. Elle passa à autre chose.

– Mais que fais-tu ici au juste ?

– Je suis là pour la semaine, pour aider mon oncle, bredouilla Martin.

– Mais, pourtant, il est bien rare que monsieur Robert

s'accommode de quelqu'un.

– Ah bon ?

– Bizarre, c't'homme-là ! L'autre jour, je l'ai surpris à faire le tour de la pelouse de La Marangelle vingt-cinq fois ! Pas une de moins. Il criait, faisait que crier. Des bruits, des sons, j'sais pas quoi encore. Et m'sieur le Curé, tu sais pas où il l'a surpris, ton oncle ? Dans le clocher de l'église, tout en haut, à moitié endormi...

La mère d'Armande avait été autrefois gouvernante à La Marangelle. Elle s'était occupée du jeune Hippolyte Valardier. Armande, du même âge que l'Amiral, avait joué avec lui. Leur affection, bientôt respectueuse, s'était prolongée dans le temps. Armande avait perdu très tôt les siens et les parents de l'Amiral s'étaient alors occupés d'elle jusqu'à lui acheter cette minuscule boutique de la « Grande Rue » de Crachanzais.

L'église était juste en face. Martin y pénétra par le côté. Elle avait des airs de cathédrale en miniature. Derrière le chœur, un déambulatoire menait à quatre absidioles embuées par la fumée des cierges. Près de l'autel, un reliquaire contenait l'ongle de saint Pothin. Regarder cet ongle était une vision d'horreur. Grâce à cette relique redoutée de tous, l'église avait traversé sans encombre les révolutions et les jacqueries, nombreuses dans la région. Les hauts vitraux obligeaient les fidèles à lever la tête pour déchiffrer dans la lumière quelque chose du divin. Une crypte s'enfonçait devant l'autel comme pour mimer les profondeurs de l'âme. On n'y descendait jamais. Elle intriguait petits et grands qui la dévoraient des yeux pendant les messes. Un jour, au cours d'une homélie, le curé en fut si agacé qu'il menaça ses paroissiens de la leur faire visiter séance tenante. Ils refusèrent, bien entendu, et s'appliquaient depuis à l'écouter religieusement. Il n'empêche : la crypte intriguait toujours et on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

kilomètres plus loin, vers Chartres, il s'est d'un coup immobilisé et a été bientôt englouti sous la neige. À mon gousset, il était presque quatre heures. À minuit, je devais être à Paris pour la messe. Père et Mère me paraissaient loin. Pourtant, l'attente de Mère aurait dû me faire mourir d'angoisse. La neige avait fini sa chute. J'ai alors risqué mon nez dehors. Elle était incroyable, cette douceur de temps neigeux. J'ai dénoué mon écharpe. À l'horizon, des étoiles apparaissaient et le Berger sortait de sa hutte pour orchestrer un concert galactique. La plaine s'étalait là, de tous côtés, en désert blanc. J'étais totalement dépourvu lorsqu'un astre bienfaisant apparut : une lampe allumée ! Je me rappelle avoir rêvé si peu sur ce fond ténébreux et percé d'étoiles tant il me pressait d'arriver. Des murs très pierreux ont arrêté tout à coup le déroulement des champs. La lampe pendait ici, au milieu d'une pièce. J'ai frappé à la porte. Presque aussitôt, une femme enrobée de soie rose relevée d'un noir cassant a ouvert, avec un large sourire. Je ne me souviens alors de rien, sinon d'avoir été propulsé à l'intérieur de ce refuge, où tout m'a été offert en un instant : le téléphone, un scotch pur malt et Apolline, la fille unique de mes hôtes.

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais rien vu d'aussi joli. Je n'avais jamais osé regarder tant de beauté, tant d'élégance, tant de délicatesse, tant d'autres qualités indescriptibles. Elle rassemblait tout ce que devaient avoir de mieux à vingt ans chacun de ses parents, monsieur et madame Farrare. Des yeux de félin, une bouche de satin, des cheveux de foin tressés comme du rotin. Elle avait dû pendant des heures s'occuper de sa robe aux plis invisibles, des semaines entières de ses dentelles au tracé voluptueux qui lui donnaient des airs de madone espagnole. Et moi, je suis resté là, incapable de saisir le

combiné, de boire le scotch que je faisais seulement rôder sous mes narines, pour parfaire ce moment exquis. Tout a alors chaviré : mon « chou d'amour » qui pourtant devait se désespérer sous la congère, Père et Mère expulsés aux extrémités de ma pensée, comme tout autre cliché d'espace et d'autrui. Pourquoi n'a-t-elle pas bougé, elle non plus ? A-t-elle craint de froisser un seul point de sa dentelle, de plisser le satin humide de ses lèvres auréolées ? Quelles pensées l'ont alors traversée ? Les mêmes que les miennes ? Le téléphone que j'avais réclamé en entrant était un si ridicule prétexte. Comment n'avais-je pas pensé que le temps avait interrompu toute communication avec Paris ? Plus tard, mes aimables hôtes ont donné à nouveau signe de vie. Je me suis jeté sur madame Farrare comme un naufragé sur un radeau.

– Madame, Madame, il faut... il faut que je parte maintenant, lui dis-je.

– Mais, Monsieur, il est presque sept heures et il fait fort mauvais temps dehors.

– Oui, je sais. Quoi ? Sept heures, déjà ?

Pendant deux heures, je n'avais pas bougé de ce canapé maléfique. Je n'avais pas dit un mot. Le malt m'avait tellement soûlé que mes mots s'épuisaient avant de sortir de ma bouche et se mélangeaient dans une horrible cacophonie. Il fallait que je quitte ce lieu au plus vite. Aidé d'outils et des mains habiles de monsieur Farrare, j'ai pu rapidement trouver la panne : le ventilateur avait pris un coup de froid ! Dégagé des stalactites qui commençaient à l'envahir, mon « chou d'amour » est reparti. J'ai vivement remercié monsieur Farrare qui avait troqué sa tenue de fête pour une veste de jardin. Et qui fut bientôt un point perdu dans l'univers ouateux auquel j'adressais des au revoir.

Jusqu'à Paris, la fièvre n'est pas retombée. Au contraire. Plus je m'éloignais de ce lieu inconnu, plus je sentais monter en moi des frissons aimables. Les traits d'Apolline me sont revenus l'un après l'autre. D'abord sa beauté blanche, la pâleur délicate de son visage qui marquait d'autant plus son regard. Ses yeux de chat étaient assurément verts, irisés à l'extrême, tendres à souhait. Peut-être fatiguées, ses paupières pesaient sur les pupilles, les coupant à moitié, les dévoilant seulement par intermittence. En parlant, curieusement, ses cils se refusaient à battre et restaient dressés, comme l'arc-en-ciel de la queue d'un paon. Son nez était invisible. On devinait simplement un léger excès de poudre à l'extrémité. Sa bouche était une vague boursouflée par une houle de sang violent et pigmentée d'une écume rose champagne. Un flot de larmes semblait avoir indélicatement creusé ses joues d'où jaillissaient de minuscules pommettes guidées par les tempes. Son visage couronné de cheveux blonds et bouclés était retenu par le cou qui s'effilait comme un vase. Plus bas, on devinait un entonnoir inversé qui cachait d'autres choses.

Dans mon automobile, lassé par ce paysage de neige qui ne finissait pas, la vision fruitée d'Apolline était un délice. Il y avait en plus quelque chose de sucré, d'acidulé dans ce nom, qui me réjouissait l'esprit. Ses épaules gonflées par des ballons de taffetas relevaient son buste de guêpe alors qu'elle avait allongé ses bras sur les bords de la méridienne. Une pluie de dentelles s'abattait sur des petits chaussons crochetés à l'ancienne. J'étais paralysé. Je n'avais même pas entendu sa voix lorsqu'elle m'avait reproposé du scotch. Et lorsque je suis parti, elle avait disparu, mystérieusement. Il y avait bien sous la lampe un léger nuage de poussière soulevé sous l'effet de sa robe. Mais c'était tout. Pas même un au revoir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

journée. Je n'ai cessé de la revoir quitter ma chambre, laissant ce qu'elle m'avait préparé, déposant des baisers tendrement mûris par sa nuit, traînant derrière elle son parfum du matin. Vers midi, elle me proposa une balade. Elle s'emmitoufla la tête dans un foulard, me tendit une canne et une paire de bottes.

– Je vous emmène dans la vallée des Innocents.

– Ah ! Parce qu'il y a une vallée ici ?

– Eh oui ! À chacun son talon d'Achille...

La vallée des Innocents était la jonction de deux déclinaisons de la plaine, au milieu de laquelle coulait un ruisseau très étroit. Il était sec dès le premier juin parce qu'aucun arbre ne le bordait pour retenir l'eau laissée par les pluies. Tandis que j'aurais pu le traverser de trois enjambées, Apolline m'indiqua un petit pont japonais qu'il fallait absolument emprunter. Un curieux paysage s'offrait alors. En Amérique, on se serait cru à l'intérieur d'un minuscule canyon, ressentant dans cette enclave l'immensité invisible. En été, on ne devait pas échapper à l'intransigeance du soleil. À l'orée du printemps, je buvais avec délice le contenu du grand ciel en ramages. Je levai ainsi les yeux et, tournoyant sur moi-même, me retrouvai la pomme d'Adam collée sur le front d'Apolline. Merveilleux moment où tous mes sens virils tressaillirent. Elle releva très haut la tête, tendit son corps pour que je le saisisse en entier. Le bleu de ses yeux illuminait ses joues creuses et aurait envoûté le plus cruel barbare. Je m'y nourrissais. Elle ne dit rien et me transmit seulement des frissons généreux. Jusqu'au moment où le pont ne suffit plus pour suivre le soleil évacué au fond du canyon. Notre amour filait aussi vite que le courant. La nuit s'épaississait, la maison se gonflait à nouveau de volumes étranges, les chandelles du souper s'obstinaient à attiser les mystères. Et Apolline, par un long baiser de velours, me renvoya dans ma chambre. Mon corps

vivait de ces vibrations qui refusaient de migrer ailleurs. Plus je pensais à Apolline, plus une sueur sauvage ruisselait et m'envahissait. Je n'imaginai aucune limite qui pouvait s'immiscer.

Dimanche 11 mars

J'étais seul ce matin à la messe que madame Farrare m'avait indiquée au village à neuf heures. Apolline et ses parents devaient y aller plus tard, après le marché. À la sortie, je rencontrai monsieur et madame de Bamougeole, des amis de Père et de Mère, qui avaient pris leur retraite dans la région. Ils connaissaient les Farrare, mais semblaient les voir peu. La maison était vide quand je suis rentré. Ils devaient être effectivement à la messe. J'en profitai alors pour pousser quelques portes. La chambre d'Apolline était aussi rose que son visage était pâle. Il y avait partout, sur le papier, des petits lapins prêts à sauter dans le vide. Sur les étagères s'éparpillaient une multitude de bibelots. Le lit peinait, écrasé par d'énormes coussins. La fenêtre, béante, avançait sur la plaine. Devant, un bureau, une chaise, du papier, un encrier. Les chambres des parents étaient contiguës, séparées par une porte invisible. La cloison mettait les lits dos-à-dos. La chambre de monsieur Farrare, illuminée par un papier doré, était meublée d'une commode de port, d'un bureau et de deux chaises. Celle de madame Farrare d'un secrétaire de dame, d'une jolie toile d'Enjolras et de quelques babioles. La clef de la porte était délicatement du côté de Madame. J'entendis bientôt leur voiture revenir.

Lundi 12 mars

Il fallait reprendre le chemin du Ministère. Nous nous

reverrions à Pâques. Peut-être à La Marangelle. Ces deux journées passées ensemble avaient été exquis. Apolline m'avait fait promettre de laisser un peu de moi-même auprès d'elle. Il me semblait pourtant avoir tout gardé tant, chaque soir, il se passait de choses dans ma tête. Je lui écrivais des lettres très intimes que je ne lui envoyais pas. Des choses folles révélées par un aiguillon profond. Père et Mère, évidemment, ne comprenaient pas.

Samedi 14 avril

Voilà huit jours que je n'en pouvais plus d'attendre. Père et Mère avaient accepté qu'Apolline vienne passer le Samedi saint et le jour de Pâques à La Marangelle.

J'ai parcouru ce matin toutes les chambres de la maison pour deviner celle qui plairait le plus à Apolline. J'ai finalement choisi la Chambre du Citronnier, au premier étage, parce qu'elle donne sur le bocage et qu'elle dégage de plaisantes sensations exotiques. Un gros citronnier, dont la graine avait autrefois été rapportée des Antilles par un ancêtre aventurier, venait en gratter les fenêtres. L'été, il aspergeait la pièce de son parfum amer. Le reste de l'année, on sentait encore un léger goût acide qui collait aux murs. Sur la table, j'ai disposé un énorme bouquet de tulipes, les premières fleurs du jardin. J'ai même choisi les draps du lit : les plus fins, les plus doux. Père et Mère semblaient gênés de me voir si prévenant. À midi, j'avais tout fini. J'ai commencé à énerver tout le monde, en rôdant dans la maison, en touchant à tout.

Pour le train de trois heures, je fus à deux heures en gare de Poitiers. Et le même scénario recommença. Dans la vapeur du train, dans la brume montante des marais, où nous cachâmes l'ombre voluptueuse de nos corps. Jusqu'à la cour de La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faire gagner Apolline. Bientôt, le bocage recommença à verdoyer en sirotant le soleil de printemps. Et des yeux, et du cœur, je buvais moi aussi ce paysage en losange qui filait jusqu'à la mer. À l'embouchure, je trouvais l'issue, la vérité, l'apaisement. Puis tout s'est passé normalement. J'ai rouvert ma chambre, j'ai fait ma valise, j'ai conduit Apolline au train, je l'ai embrassée comme jamais, j'ai salué La Marangelle, j'ai fermé le porche, j'ai jeté un coup d'œil vers le cabanon, j'ai suivi du regard Crachanzais qui s'éloignait, j'ai semé le long de la route qui nous ramenait vers Paris le secret qui m'habitait. Au fond de moi, une flamme grandissait, qui ne pouvait mourir.

Dimanche 20 mai

Depuis Pâques, plus d'un mois était passé. Apolline n'avait cessé de m'écrire. Elle le faisait chez Philippe qui, au Ministère, me transmettait ses lettres. Ces dix derniers jours, elle allait moins bien : elle crachait, vomissait, dormait mal. Ce qui m'avait le plus peiné, c'était cette phrase dans une de ses lettres : « Il me semble que cette année, je ne profiterai pas de l'été. » Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire, refusant de voir le mal qui gagnait. Je lui promis qu'elle profiterait de l'été. J'organisais des voyages fantastiques : les côtes italiennes, les temples grecs, les pyramides d'Égypte. Apolline était romanesque. Les personnages de roman ne meurent pas. Dans ses lettres, elle me reparlait de La Marangelle. Ses descriptions m'étonnaient tant elles étaient précises. Il semblait même qu'elle y avait laissé une part d'elle-même qui se baladait dans les étages, qui se promenait dans le bois et qui, du perron, chaque soir, goûtait l'air. Apolline vivait, marchait, courait dans La Marangelle. Elle m'invitait à l'accompagner dans sa course éperdue. J'en étais alors de plus en plus sûr : Apolline vaincrait

l'été.

Dimanche 27 mai

Mardi, la lettre d'Apolline appelait au secours. Le malaise des vomissements semblait s'étendre à son être tout entier. Philippe m'a encore servi d'alibi. Par chance, ses parents avaient une maison près d'Étampes, sur la ligne du Mans, la même que celle qui conduisait chez Apolline. Père et Mère me crurent chez mon ami. Monsieur Farrare était à la gare. Il semblait au courant de tout. Il me parla de la maladie d'Apolline sans pudeur. Il me dit que c'était grave. Apolline était tout pour eux. Elle devait donc vivre. Il me répéta cinq fois ce mot, en me suppliant du regard, comme si le destin d'Apolline était entre mes mains et que les médecins ne pouvaient plus rien faire. Monsieur et madame Farrare s'éclipsèrent quand j'entrai dans la chambre d'Apolline. Son visage s'éclaira un peu. Elle semblait heureuse. La plaine était dans l'axe de son lit. Le soleil commençait à chauffer les blés et dessinait à l'horizon des mirages troublés. Elle n'hésita pas à me dire :

– Tu as une petite mine, Hippolyte. Le mauvais air de la ville t'a creusé les joues. Il faudra que tu songes à venir ici plus souvent...

Machinalement, je tâtai mes joues devant la glace. Puis je ris. Elle aussi. Et elle m'époustoufla en ajoutant :

– J'ai prévu cet après-midi un sacré programme : promenade en forêt de une à trois heures, en plaine de trois à quatre heures, puis travaux du jardin de quatre à cinq heures. Cela te convient-il ?

Elle n'en finit pas de me raconter ses semaines jusqu'au repas. Nous déjeunâmes au milieu de la cour. Madame Farrare mangeait d'une main et, de l'autre, avec distinction, tenait une

ombrelle. Apolline, elle, n'avait presque rien pris. Elle avait froid car elle devait se cacher du soleil. Ses jambes étaient recouvertes d'une grosse couverture en laine. J'essayai de lui renvoyer un peu du soleil qui me gâtait. Elle alla mieux. Pour me remercier, elle m'offrit des sourires généreux. Jusqu'au moment où elle toussa affreusement. J'étais impuissant. Je restai seul au milieu de la cour. Madame Farrare revint plus tard pour me dire qu'Apolline voulait me voir. J'entrai dans la chambre. Elle était blême. Elle me désigna un fauteuil tout près d'elle, tourna son visage vers moi et me dit :

– Voilà, Hippolyte, il faut que tu saches.

– Mais je sais tout, je sais tout déjà, criai-je, révolté.

– Non, tu ignores cela...

– Mais quoi encore ? Je sais tout, je te...

Elle me coupa :

– J'attends un bébé.

– Quoi ? Mais... mais ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Je restai muet, interdit, un long moment.

– Mais ce bébé, ce bébé, c'est mon bébé ?

– Oui, c'est ton bébé, c'est notre bébé, dit-elle tout doucement.

– C'est... c'est incroyable, Apolline, incroyable !

Je lui tendis la main pour toucher son ventre, puis la repris d'un violent geste de rejet. Je pleurai alors toutes les larmes de mon corps et réitérai mes questions inquisitrices :

– Mais... c'est notre bébé ? Tu en es sûre ?

– Oui, Hippolyte, c'est notre bébé, j'en suis sûre. Absolument sûre.

– Qu'allons-nous en faire ? lui dis-je sottement.

– Mais je ne sais pas, Hippolyte. Le garder.

– Le garder ? Nous allons garder un bébé ? Nous allons avoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

heures. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. En m'embrassant, elle me transmit par son ventre une puissante décharge. Le bébé avait tressailli. Apolline éclata de joie car c'était la première fois qu'il avait réagi à notre contact. Madame Farrare prenait son petit-déjeuner dans du lin dentelé et me remercia pour le bouquet de rudbeckia. Elle s'empressa de les arranger avec goût dans un vase de Baccarat. Il faisait bon vivre ici. Dans le salon, il restait des effluves du poêle en faïence qu'on alimentait l'hiver. On n'entendait même plus la pendule, noyée dans le décor. À côté du canapé, madame Farrare avait posé son ouvrage, Monsieur sa pipe encore fumante et Apolline un livre de Flaubert.

– Mon amour, comment vas-tu ? me demanda Apolline en m'effleurant la barbe.

– Ça peut aller. Le Ministère de la Marine est d'un calme sibyllin. On a l'impression qu'il faudra un siècle pour se remettre de la guerre.

– Et France ?

– France va bien. Elle part la semaine prochaine à La Giraudière pour l'été.

– Ah bon ?

– Oui.

Nos regards, compromis, plongèrent au sol.

– Ici, la vie continue, reprit Apolline tout à coup. L'été me fait un bien fou. À sept heures, je suis dehors pour ma promenade du matin. Je n'ai jamais observé autant de choses. À huit heures, je reviens ici pour le petit-déjeuner. Selon le temps, je m'allonge dans la cour ou je reste ici pour lire. Puis la journée se déroule jusqu'au soir. Pour t'attendre le dimanche.

Tandis qu'Apolline me parlait, je pensais à toutes ces choses qu'elle regardait. Le monde nous intriguait pareillement.

Apolline souhaitait que notre enfant naisse innocent. Mais elle l'était, elle aussi, parlant comme un enfant, à la recherche perpétuelle d'un éveil. De quoi la vie de notre enfant serait-elle faite ? Apolline était pleine d'espérance pour lui. Sans un son, elle lui transmettait tout d'elle-même. Elle réussissait à lui insuffler ce qu'elle avait de plus pur et retenait à l'écart ce qui lui pourrissait le corps. Elle se tenait à son devoir, celui d'une mère qu'elle ne serait peut-être jamais.

Après le déjeuner, nous partîmes nous promener. Nous fîmes exactement vingt fois le tour de la maison. À chaque fois, Apolline m'expliqua un détail qu'elle avait oublié : la meurtrière du pendu, la poutre du roi, la prison des frondeurs, la pierre sanguinaire, la cheminée des rebelles, etc. Elle m'invita même à tremper le pied dans l'eau des douves, une eau stagnante que les pierres de la maison n'arrivaient jamais à réchauffer.

Je repartis un peu avant la nuit. Apolline me glissa un papier dans la main. Elle me dit « Au revoir », « À la prochaine fois », « À dimanche prochain ». Au bout du chemin, je m'arrêtai. Apolline avait griffonné ces mots : « Cher Hippolyte, voilà bientôt trois semaines que l'été est là. As-tu pensé aujourd'hui, un seul instant, que j'avais déjà vaincu un peu l'été ? » Elle avait souligné le mot « vaincu » plusieurs fois. Elle continuait : « Cela fait plus de six mois que nous nous connaissons et que nous nous aimons. Six mois dans une vie, qu'est-ce ? As-tu pensé un seul instant ce qu'est un jour dans la mienne ? Il m'arrive parfois de compter. » Là encore, compter était souligné en rouge. J'eus subitement honte de penser à l'été qu'Apolline vaincrait. Apolline avait fait vingt fois le tour de sa maison parce que, pour elle, le temps ne comptait plus. Ou plutôt, il comptait tellement qu'elle voulait éterniser chaque seconde qui lui restait à vivre. Autour de moi, je sentis l'odeur des blés qu'on coupait.

Je fermai les yeux, j'imaginai l'horloge du monde s'arrêter de battre, pour figer ce parfum enivrant.

Samedi 21 juillet

France est partie ce matin à La Giraulière. Presque sans un mot. Après m'être assuré qu'elle était montée dans le taxi, j'errai une bonne heure dans l'appartement. Il était impeccable. Hier, France avait fait le ménage toute la journée. Nos deux chaises s'appuyaient sur la table de la salle à manger. Il n'y avait plus rien sur le buffet de l'entrée. Plus un fil à coudre qui traînait sur le canapé du salon. Ma chambre avait été passée au peigne fin. Les rideaux étaient tirés. Le parquet sentait la cire d'abeille à plein nez. L'acajou du secrétaire rougissait sous l'encaustique. France reviendrait en septembre « quand les fleurs de La Giraulière se faneront », m'avait-elle dit. Elle devenait romantique à présent. On s'écrivait. On se parlerait peut-être au téléphone. On communiquerait le moins possible pour ne pas tuer l'été trop vite. Dans sa chambre, tout était laid. Sur son lit, il y avait des couvertures dont l'épaisseur ne semblait pas suffire. La lampe collait au chevet. Elle avait une table sage comme un bureau d'écolier. L'espace était étriqué. C'était tout France. Sur sa coiffeuse, au milieu de ses effets, elle avait mis une photo de moi prise il y a deux ans à La Marangelle. J'étais ébahi. Je traînai les pieds dans cette chambre comme un vendangeur malaxe l'infâme. France, déjà loin, laissait derrière elle une traînée de poudre explosive. J'en avais plein les doigts. France, l'enfant innocente de La Giraulière, la petite fille modèle sans histoire, était une sorcière. J'étais entré dans sa chambre, dans l'intrigue qu'elle tissait comme une toile d'araignée. Elle était un prédateur. En proie, je marchais l'œil vide, la tête creuse, le cœur en lambeaux, incapable de trouver

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peinture dans cette plaine. Ici, on mettrait une ligne de chevalets. Verraient-ils tout ce que nous voyons ? Pourquoi n'y participerions-nous pas ? Nous choisirons l'été, juste avant la moisson, un jour semblable à aujourd'hui. Au moment où l'on attend l'odeur des fenaisons comme une promesse divine. Nous arriverons au petit matin, accompagnés de brumes humides. Nous guetterons chaque mouvement de la plaine. Il ne faudra en manquer aucun. Jusqu'au soir. La toile sera parfaite. Nous l'accrocherons au mur de notre chambre. Nous la regarderons chaque matin, pour la comparer à la beauté du jour. Oh ! oui, Hippolyte, organisons cela.

Je fis cette promesse à Apolline. En marchant, je rêvais de ce concours de peinture. J'imaginai Apolline avec un grand chapeau de paille recouvert de plumes. Ses yeux restaient muets pour mieux observer le soleil qui se levait. Puis, dès qu'un morceau de lumière apparut à l'horizon, ils s'excitèrent pour ne plus le lâcher. Ses mains prirent le relais. Des vibrations et des émotions fortes traversèrent son corps. Elles relièrent ses yeux magnifiés aux pinceaux. Apolline gribouilla, puis écarta les mains. Elle ouvrit les bras aussi larges que possible, pour tout saisir. Elle sculptait sa toile à présent. Sa toile prenait la forme d'un paysage. Elle attrapait chaque couleur, chaque son, chaque créature pour les mouler dans son monde en construction. Happée par le soleil qui montait, Apolline peignait debout maintenant. Elle s'agitait davantage, manquant presque de tomber en avant. Elle abhorrait les nuages qui attiraient le soleil, irrésistiblement. Elle s'empressa de le fixer là, quelques mètres seulement au-dessus de l'horizon, pour qu'il ne cessât de nourrir la plaine de substances bienfaitrices. Un tapis doré se déroulait jusqu'à elle, au travers de la toile. Ses yeux roulaient dessus comme des boules de pétanque. Le paysage n'en revenait pas de

tant de lumière. Elle dégradait ses rouges vers le feu, ses verts jusqu'à l'explosion printanière, ses bleus vers l'infini marin. Elle prit en même temps les couleurs majeures, les mélangea pour parfaire de sublimes accords. Plus elle peignait, plus un sourire gagnait ses lèvres. Elle avait peint le couloir du soleil avec tant de fougue qu'il tranchait maintenant le paysage en deux. Elle reprit de l'ocre et du brun pour combler cette veine écorchée. Le soleil était haut et la plaine commençait à respirer par elle-même. Un reste de vapeur flottait à l'horizon. Apolline aimait ces gaz qui brouillaient l'espace. Elle effaça la ligne avec un peu de blanc translucide. Derrière, elle laissa des lignes filandreuses qui reliaient et mêlaient les deux mondes. De chaque côté du paysage, elle plaça des touffes d'arbres isolées. Mais, avec des coups de pinceaux horizontaux, elle écarta le champ et les arbres. Par intermittences, la terre prenait des reflets orangés. Apolline s'acharna à faire ressortir les débris mangés du soleil, comme des bulles gazeuses qui éclatent à la surface d'une planète lunaire. Les lignes d'horizon s'écartaient en mailles pour devenir un blanc crémeux, reliquat de la voûte céleste. Elle en rajouta. Une manne laiteuse recouvrit bientôt le fond et on aperçut les reflets de son âme. Apolline appuya fortement ses pinceaux pour s'enfouir dans cette bande délicieuse. Elle y cacha tout ce qu'elle avait, à cet instant, dans sa tête. Elle y dissimula ses douleurs. Au premier plan, elle attachait ses pensées à de petits cailloux rugueux. Son pinceau passait de l'un à l'autre, comme le diable qui sautille sur les monts du désert. Noir, violet, marron, vert poivre, bleu sous-marin, rouge citrouille, gris salé. Vert de rizière, brun d'argile, blanc des dunes. Au fond de la toile, Apolline faisait danser, derrière le rideau blanchâtre, ses pensées intimes comme les acteurs d'un ballet. Le rideau s'ouvrit et les personnages saluèrent l'ovation qui leur était faite. Bleu, rouge, argenté,

pastel, noir pruneau, vert forêt, rouge sanguin, jaune foin. Apolline reprit des couleurs. La scène était pleine, la salle hystérique, le spectacle à son comble. Le rideau redescendit doucement. Le soleil éclaira un angle de la toile. Le paysage prit ses habits de caméléon. Les pinceaux d'Apolline s'affolèrent. Ils crurent achever le coin droit. Le soleil tenta de s'enfuir. Elle le retint, fixa sa toile, lança ses pinceaux victorieusement, courut vers moi et m'embrassa avec force en criant :

– J'ai eu le crépuscule !

Lundi 30 juillet

Nous sommes partis, tôt ce matin, d'Arvanches. La fraîcheur sur la route fit du bien à Apolline. Paris était bouillonnant. Des hauts de Meudon, on voyait une mince fumée qui s'échappait du centre, comme un rejet volcanique. Nous avons rendez-vous chez le docteur Matard, le gynécologue d'Apolline. Tout se passait bien. Le médecin me fit écouter le cœur du bébé. Ce petit cœur avait déjà le rythme d'une énorme horloge. Il acceptait le tic-tac de la vie des humains. Apolline exulta au son de ce puits de vie.

Quand, plus tard, elle entra dans l'appartement, elle s'arrêta longuement sur le seuil. Elle guetta le moindre bruit, le moindre signe d'une présence. J'allai en éclaireur et lui assurai qu'il n'y avait personne. Elle douta un peu, marcha en long et en large, n'ôta pas son foulard, regarda de loin le salon, ouvrit les placards de la cuisine, poussa la porte de la chambre de France et y pénétra péniblement, comme dans un endroit truffé de pièges. Apolline ignore ma photo posée sur la coiffeuse. Elle prit, l'un après l'autre, les livres rangés dans la bibliothèque. Des livres sur les bébés, l'accouchement, les premiers mois, l'allaitement, l'éducation des enfants. Sur la table de nuit, il y

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

noir d'Apolline se liquéfièrent pour rejoindre le monde égoutier. Je la caressai. Je passai à travers son corps. Nous étions transparents. Nous sautâmes au ralenti comme de grands ballons gonflés d'air chaud. Nous éclatâmes de cris de joie.

Puis Apolline souffrit à nouveau. Son mal s'acharna à déchirer le reste de la nuit.

Mardi 27 novembre

Ce jour fut l'un de ceux qu'on eût aimés qu'il ne se levât jamais. Depuis l'aube, Apolline n'avait cessé de se plaindre. Faiblement d'abord, puis de plus en plus fort. À midi, elle souffrait atrocement. Le docteur Daguerre rôdait autour de sa chambre, sans savoir quoi faire, car il avait déjà utilisé tous les remèdes. Madame Farrare était d'un côté du lit, cherchant des yeux à apaiser ces cris. J'étais assis de l'autre côté, ma main serrant celle d'Apolline, pour essayer d'égorger le mal. Il faisait beau dehors. La plaine se couvrait d'une toile d'automne, ambrée et délicate. Les feuilles des marronniers glissaient dessus, pigmentaient le paysage. Apolline suait son mal par des flots de gouttelettes graisseuses qui, en se retenant à son corps, la faisaient souffrir davantage. Avec une serviette, j'aspirai cette sève de la mort. Elle me regardait fixement après chaque crise et me demandait de ses grands yeux : « Combien d'heures encore faut-il que je souffre ? » Elle regardait en même temps la pendule qui n'avancait pas. Elle me parla d'un tunnel qu'elle traversait et qui ne finissait pas. Elle se débattait seule, dans ce lieu noir, sans issue. Rien ne la fit s'évader. J'agitai ma tête, je lâchai sa main, je me levai, j'ouvris la fenêtre pour qu'un peu d'elle allât voir ce qui se passait dehors. Mais elle demeurait dans cette chambre changée en cachot de torture. Madame Farrare était paralysée par les cris d'Apolline. À deux heures,

alors que le soleil remplissait la pièce d'une lumière éclatante, madame Farrare avait l'aspect d'une morte. Sa glotte s'excita violemment, pour signifier qu'elle ne pouvait plus rien supporter. Elle rejeta d'un coup la main d'Apolline et sortit en courant de la chambre. Apolline me tendit sa main délaissée. Je la serrai vigoureusement. Elle reprit un peu de vie. Et puis, elle souffrit à nouveau, gémissant, hurlant, suspendue à la vie par un fil.

Mercredi 28 novembre

Nous allâmes nous promener en plaine l'après-midi. Pour Apolline, s'il y avait un refuge en ce monde, c'était bien la plaine. Je l'avais maintenant apprivoisée. Des bras pour accueillir, elle n'en avait pourtant pas. Des sentiers en mains tendues, non plus. La plaine n'était qu'un vaste espace sans limite. On était tenté d'y allonger son corps pour en rechercher les extrémités. Un ras de luzerne, des choux, un labour luisant comme une hache, montraient combien cette terre était vivante. Une brume bleuâtre s'échappait au bout et donnait à l'îlot d'arbres une couleur de fonds d'océan. Des milliers de lignes partaient de chacun de nos pas en tous sens. Pas de feuilles ici, seulement la terre qui appréhendait l'hiver. Comme sur la mer, les nuages se dispersaient dans l'impossibilité de s'attacher quelque part. On pouvait creuser le ciel à l'infini. À cet instant, la plaine semblait être le centre de l'univers. Il y avait tant de création condensée autour. Un peigne docile en avait délicatement creusé les sillons. Plus loin, les champs étaient rasés, comme des tapis-brosses. L'allée des pins répondait à l'allée des tilleuls, en symphonie. Les cimes arrondies et piquantes caressaient d'autres lignes horizontales. Le regard passait au travers. Des obstacles délicieux achevaient la

composition. À droite, Andreuzy et son clocher barraient un angle. Aimable aiguille d'ardoise qui crevait le ciel. Le soleil qui annonçait l'hiver, d'une incroyable blancheur, gelait ces choses. Pas même en juin, l'astre n'avait autant d'audace. Les pins répondaient au clocher, la terre aux arbres glacés d'une poussière pistache, les cailloux polis aux coins nacrés du paysage. Apolline jubilait.

– C'est beau, c'est beau, c'est beau, répéta-t-elle cent fois.

Les feuilles qui jonchaient le sol, aux extrémités, ne rappelaient plus la mélancolie des derniers jours d'été. Elles faisaient maintenant un manteau somptueux à la plaine. La rosée, qui s'éternisait, achevait le tableau. Andreuzy, à gauche, ne bougeait plus, engourdi. Le ciel jetait par endroits une écume mystérieuse, qui semblait être une poudre de sommeil. Rien n'y résistait. Même le vol des oiseaux s'alourdissait. Au centre de la plaine, nous frissonnions devant l'ouvrage. Tout cela pénétrait Apolline qui déroulait ses yeux comme un tapis dévastateur. À l'allure d'une toupie, elle tourna sur elle-même. Étourdie, elle tomba dans mes bras. Je la raccompagnai à Arvanche, je la couchai, je lui passai des gants froids sur le front. À minuit, elle demanda à manger. Du bouillon chaud. Elle grelotta, transpira longuement, resta consciente de son mal, toute la nuit.

Jeudi 29 novembre

Mon Apolline chérie. Aujourd'hui, je n'ai pas envie de relater cette journée qui commence. Car chaque instant qui passe est inscrit au plus profond de mon cœur. Quel besoin alors d'insister ? Au saut du lit, j'ai voulu seulement étaler sur cette page et les mille autres suivantes l'amour que je te porte. Toute l'encre du monde ne suffirait pas, tu le sais. Je n'ai jamais connu un tel embrasement de mes sens. Tu es là, partout présente, dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vieillard. Je regagnai ma chambre, incapable de dire un mot. Dans le lit, je parlai à Apolline deux bonnes heures. Je lui racontai ma journée et lui demandai comment s'était passée la sienne. Je lui répétais les noms des visiteurs que j'avais retenus. Elle me parla de chacun. Effectivement, elle n'avait jamais vu autant de monde. Elle me demanda des nouvelles du bébé. Je ne l'avais pas beaucoup vu aujourd'hui. Je la rassurai en lui disant que sa mère s'en occupait bien, qu'il dormait comme un ange et qu'il s'acclimatait à sa petite chambre. J'entendis alors un profond soupir de soulagement. Et je pus m'endormir à mon tour.

Mardi 18 décembre

En arrivant en bas, je compris qu'il ne s'agissait pas d'un jour comme un autre. Madame Farrare avait effacé de son visage les creux des larmes. Monsieur Farrare revêtait un habit noir que je ne connaissais pas. En haut, au-dessus de nos têtes, vers la chambre d'Apolline, on s'agitait. Dehors, c'était une belle journée d'hiver. Le ciel avait sorti son bleu impeccable. Les arbres de la forêt étaient parfaitement rangés. Pas un seul ne dépassait. Pour l'occasion, un vernis doré grimpait sur les troncs jusqu'aux branches les plus hautes. Le vert de l'herbe était tendre. Gavée d'une rosée diamantée, elle venait abreuver les pierres de la ferme. Dans l'escalier, je fus bousculé par quatre hommes costauds qui venaient de la chambre d'Apolline. Un peu plus tard, un silence remplit la maison. Puis vint le bruit de pas cadencés. Les quatre hommes en noir apparurent, un cercueil chargé sur leurs épaules. Ils l'emmenèrent en bas, le firent passer par la porte d'entrée, le mirent dans le fourgon qui venait d'arriver dans la cour. Madame Farrare, à nouveau, disparut sous les larmes. Monsieur Farrare me fit signe de venir. Le fourgon

démarra lentement. Nous marchâmes derrière. Les arbres de l'allée conservaient leur retenue. Dignement, ils nous saluaient sans se pencher. Il n'y avait pas même une brise légère pour faire bouger les cimes. La campagne était immobile. La plaine figée. Mes yeux regardaient tout cela, hagards. Je ne savais pas trop où j'allais. Mais j'avançais. À l'entrée de l'église, le pasteur et Frère Charles nous attendaient. Je me jetai dans les bras de Frère Charles. Il m'accueillit comme le Christ devait recevoir les siens en son Paradis, avec une bonté infinie. Nous pénétrâmes, toujours derrière le cercueil. Il y avait les mêmes gens qui avaient défilé à Arvanches. On m'indiqua une place à gauche. On entonna le chant qu'Apolline avait choisi. Des enfants vinrent placer des bougies sur le cercueil. J'aurais aimé qu'Apolline soit ici pour observer tout cela avec moi. Je la sentis derrière moi. Elle me disait de me lever, de m'asseoir. Elle me glissa à l'oreille un commentaire sur le mot du pasteur qui venait de parler. Elle l'avait trouvé très ennuyeux. Par contre, ce que dit Frère Charles la toucha. Il avait parlé de Lourdes, de la rencontre qu'elle avait faite là-bas avec le Christ au travers de sa Mère, des événements qui avaient suivi et qui avaient bouleversé sa vie. En entendant ces mots, monsieur et madame Farrare furent pris d'une soudaine quinte de toux. Frère Charles enfonça le clou et parla du bébé qui venait de naître. Pas une mouche ne vola. Mais sitôt Frère Charles eût fini, des chuchotements montèrent dans l'assistance. En me retournant, j'eus l'impression que tous me regardaient. Et je vis qu'Apolline n'était plus derrière moi.

Le cimetière entourait l'église et les hommes en noir ne mirent pas longtemps à transporter Apolline vers sa tombe. Un vol bruyant d'oiseaux migrateurs survola la plaine, tournoya au-dessus du village comme pour participer. Les gens sortirent, désordonnés, mal à l'aise. Je restai là, planté comme une croix.

Je les regardai avancer, lancer quelque chose dans le trou, puis repartir, l'air accompli. Apolline me manquait, alors que je me retrouvai seul dans ce désert de morts. J'étais face à monsieur et à madame Farrare. Eux aussi semblaient perdus.

Je remontai l'allée avec Frère Charles. Le ciel bleu me ramenait un peu à la vie. La brise froide de l'hiver me redonnait du souffle. Apolline était partout autour de moi. Je franchis tous les endroits où nous aimions nous promener, mis mes pieds dans ses pas. Le paysage était constellé de son visage qui me regardait de ses yeux fixes. J'étais porté par elle. Je me sentis plus grand tout à coup. Je volai à présent. Elle m'emmena au-dessus de la forêt. Nous volions, main dans la main, sur la plaine, comme des oiseaux en voyage. Ses yeux m'encourageaient. Ils me demandaient de vivre. Apolline jeta un regard moqueur sur l'église d'Andreuzy. Elle railla son cimetière. Un chien du village tourna autour du trou béant, avant d'y lever la patte. Nous allâmes plus loin, plus haut. La lumière était de plus en plus présente. Le visage d'Apolline rayonnait. Je ne l'avais jamais vue aussi heureuse. Elle exultait, volait plus vite, me sema. J'essayai de la rattraper. Elle avait pris un peu d'avance pour préparer la visite de sa maison. Elle me fit rentrer. Je ne pus aller au-delà du seuil. La lumière était chargée de sensations exquis. Puis tout disparut, comme lors d'un jour de grand beau temps où, tout à coup, le brouillard tombe sur les marais. Nous nous retrouvâmes face à face. Je demandai à Apolline comment elle allait. Ses yeux redoublèrent d'intensité. Son corps s'éleva de quelques mètres pour me montrer à quel point il était léger. Il s'évapora presque. Je vis au travers, avec des yeux qui n'étaient pas les miens. Elle me fit signe de repartir. Le chemin du retour fut égal. Comblé, j'allai maintenant aussi vite qu'elle. Tandis que nous nous rapprochions, son allure ralentit. Elle posa sur mon front un long baiser, esquissa un geste de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fit asseoir sur le canapé. Lui mit un doigt sur la bouche. Lui raconta, en ce jour divin, la valse des âmes.

Table des matières

Couverture

4e de couverture

Copyright

Titre

1

2

3

4

5

6

7

8

9

Table des matières

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir
notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter
des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr



AUX
QUATRE
VENTS

Guillaume
Sébastien
La valse
des âmes
roman

EdB